

l'uniscope

RENCONTRE

Des linguistes décodent la confrontation entre personnalités politiques dans les médias

CAMPUS

Un colloque met en lumière les enjeux de la marchandisation des religions

Le visage, cheville ouvrière du cinéma

Le gros plan est au centre de la grammaire cinématographique, de 1915 à nos jours. Les explications de Valentine Robert, chercheuse en histoire et esthétique du cinéma, à l'occasion d'un colloque consacré au visage.

2 Espresso

Image du mois

Vous avez sans doute remarqué des grandes parenthèses sur le campus, montés notamment par **James Mailer**, collaborateur au service parc et jardin. Ces parenthèses vous rappellent l'existence de (Sciences)², cours optionnels en sciences naturelles.

> www.unil.ch/sciencesaucarre

Lu dans la presse

«Nous vivons actuellement la situation d'un étudiant africain contraint à quitter son domicile de Fribourg car le canton ne lui a pas accordé le permis de séjour», Gilberte Isler, citée dans un article du journal *L'express* sur la pénurie de logements.

Petite astuce

Le réseau informatique de l'UNIL permet d'accéder à de nombreuses ressources en ligne comme les bases de données de la bibliothèque, la presse quotidienne, les revues scientifiques, les dictionnaires en ligne ou encore l'Encyclopédie Universalis. Des services désormais accessibles aussi depuis chez soi grâce à **Crypto Network Connect**, auquel les membres de la communauté UNIL peuvent se connecter avec leur identifiant habituel depuis la page <https://crypto.unil.ch>. Une fois la connexion activée, l'utilisateur se trouve virtuellement dans le réseau UNIL et peut bénéficier de toutes les ressources. En contrepartie, il s'engage à ne pas réaliser d'actions interdites par la charte de l'UNIL (téléchargement illégal, pornographie, etc.).

> **Marche à suivre détaillée:** www.unil.ch/ci/page83723.html



I. Koumadas © Fotolia.com

F. Imhof © UNIL



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en chef

Le visage, partie du corps la plus visible de l'être humain. Le visage sans cesse adulé, critiqué, scruté par les médias, la science, la technologie... Au fait, c'est quoi un beau visage? Quelle est sa fonction première? Dans un autre re-

gistre, pourquoi le gros plan cinématographique fascine-t-il autant?

Ces questions et bien d'autres seront traitées dans un colloque qui s'annonce passionnant. Un colloque organisé par la plateforme interdisciplinaire d'éthique Ethos et l'institut d'archéologie et des sciences de l'antiquité (IASA) en partenariat avec le Théâtre La Grange de Dorigny et l'Interface sciences-société. Que du beau monde, donc, pour un beau thème que *l'uniscope* traite sous un angle original, à lire en pages 4 et 5. Avec notamment une interview d'Olivier Roller, un artiste qui photographie «le pouvoir»,

soit les visages bruts de personnalités politiques. Des portraits saisissants qui seront exposés au Théâtre La Grange de Dorigny.

Autre sujet fort, en pages 6 et 7 du magazine du campus de l'UNIL: deux linguistes décortiquent le couple médias-politiques. Une relation d'amour-haine, opportuniste. La frontière entre vie publique et privée des politiciens se restreint de plus en plus. L'affrontement, spectaculaire, convient parfaitement aux deux parties. Le débat amuse, donc, mais remplit-il encore sa mission d'information? Une autre relation, plus discrète, intime, est analysée en page 10:

Campus plus

Une récente étude du Ministère du développement durable français qualifie l'**Université de Lausanne de pionnière en matière de durabilité**.

La recherche, menée par le bureau d'études eQuiNeo, s'intéresse aux actions innovantes en faveur du développement durable mises en place dans quatre institutions européennes. Ces bonnes pratiques étrangères doivent ensuite inspirer de nouvelles pistes d'action pour les campus français. La politique d'énergie renouvelable de l'UNIL, l'utilisation de l'eau du lac Léman pour le refroidissement, le recours à des moutons pour l'entretien des espaces verts et les bornes de vélos en libre service sont notamment mentionnés dans le rapport.



stramatakis © UNIL

Les uns les autres



Pierre Margot, directeur de l'École des sciences criminelles (ESC) de l'Université de Lausanne, vient de recevoir la médaille Douglas M. Lucas 2011, soit la distinction la plus prestigieuse au monde dans le domaine des sciences forensiques. Décernée par l'Académie américaine des sciences forensiques (AAFS) et remise tous les trois ans seulement, cette médaille récompense le travail de pionnier de Pierre Margot dans le domaine des empreintes digitales. Le professeur de l'UNIL est honoré pour ses contributions scientifiques, reconnues au niveau international, qui ont permis de faire avancer non seulement la recherche mais aussi la sécurité. «La recherche n'a de sens en sciences forensiques que si les nouveautés que nous découvrons ou les affaires que nous analysons sont transmises à l'extérieur et sont utiles à l'enseignement et aux enquêteurs», explique-t-il.

Le chiffre

542 Le nombre total d'accords d'échanges pour étudiants à l'UNIL, signés avec 303 partenaires à travers le monde.

Entendu sur le campus

Toutes les tables sont déjà prises dehors... mais les gens, ils ne bossent pas?

Une étudiante à 11h30 devant la Banane

celle entre le psychanalyste et son patient. Comment le soignant assure-t-il la confidentialité des échanges? Comment préserver l'intimité de ses patients? Un colloque approfondit cette thématique.

Dans ce numéro, c'est au tour d'Antonio Loprieno, recteur de l'université de Bâle, d'exposer en pages 12 et 13 sa vision de l'UNIL et des Hautes écoles. Enfin, pour terminer, nous vous présentons en page 15 une nouvelle vice-rectrice, Franciska Krings, 41 ans, qui prend la tête du dicastère baptisé Relève académique et diversité. Tout un programme.

Terra academica

Comment un enfant acquiert-il le langage? Une explication courante consiste à dire que les bambins apprennent d'abord la signification des mots, puis les associent à des objets. Dans une thèse intitulée **Du sens du jeu à la raison d'agir**, Yves Erard, maître d'enseignement et de recherche à l'École de français langue étrangère, observe au contraire que les enfants apprennent à parler à travers des jeux verbaux. Avant même de comprendre la signification des mots. Pour décrire ces jeux de langage, il s'appuie sur une méthode originale, associant du texte et des vidéos d'enfants apprenant à parler.

> media.unil.ch/lettres/erard/



BRÈVES

SOUS LE CHÊNE

Les **Midis Campus plus** reviennent cet automne avec un nouveau programme. Ces rencontres visent à rassembler les membres de la communauté universitaire autour des thématiques de durabilité. **Les présentations et balades, sur le thème de la forêt**, débuteront sous le grand chêne proche de l'Unithèque. Au programme? La découverte des arbres monumentaux du campus, une présentation sur la symbolique de l'arbre dans le conflit palestinien, une lecture de contes autour de l'arbre... Après une semaine de lancement du 10 au 14 octobre, les Midis Campus plus se poursuivent deux mardis par mois jusqu'à la fin du semestre (25 octobre, 8 et 22 novembre et 6 décembre).

> www.unil.ch/campus-plus

ENCORE DES PETITS TROUS



Du côté du bâtiment Géopolis, les travaux préparatoires des aménagements extérieurs ont débuté par la déviation d'une canalisation intercommunale de 1,80 mètre de diamètre! Trop grosse pour rester en place, alors même que l'entreprise Marti SA creuse le futur passage qui permettra de rejoindre ou de quitter Géopolis en passant à pied sous le métro. Pour ne pas avoir à creuser trop profond, la solution de la déviation a donc été privilégiée. Au sortir du sous-terrain, le futur chemin piétonnier offrira l'occasion de marcher dans l'environnement bucolique du champ bordant la petite route qui rejoint la Grange de Dorigny, en face de l'arrêt Mouline. Dans le bâtiment lui-même, l'heure est à la pose des planchers. On monte aussi les parois internes. De loin, les façades reflètent la couleur des arbres. Magnifique coup d'œil automnal!

RETOUR DU FILM DE POCHE

Le **deuxième concours du film de poche** sera lancé vers le 20 octobre. Organisée à l'occasion des dix ans du Bureau de l'égalité des chances, cette édition aura pour thème «L'égalité et moi». Retrouvez toutes les modalités du concours sur www.unil.ch/fdp (à partir du 20 octobre)

L'insoutenable pouvoir du gros plan

Le visage est au cœur du cinéma. Il permet de s'identifier aux protagonistes. C'est ce qu'expliquera Valentine Robert, doctorante en histoire et esthétique du cinéma, lors du colloque « Le visage : expressions de l'identité », du 3 au 5 novembre 2011. Avant-goût.

Renata Vujica

La *passion de Jeanne d'Arc*, film muet de 1928, a fermement marqué l'histoire du cinéma. Par sa focalisation sur le visage, plus encore que par son propos. Cette oeuvre de Carl Theodor Dreyer met en scène le procès pour hérésie de la pucelle d'Orléans à travers un enchaînement de gros plans. Seule face à des théologiens et autres magistrats, la pieuse donne à voir un visage mystique, empreint d'humilité. Ses expressions tranchent avec celles, rebutantes, de ses juges, tantôt moqueuses, tantôt accusatrices. Effet immédiat. Le spectateur se reconnaît dans l'incriminée. « Le pouvoir du gros plan, dont ce film est emblématique, a été rapidement constaté par les théoriciens du cinéma. Il est au cœur de la grammaire cinématographique, de 1915 à nos jours. L'identification au personnage passe par le grossissement du visage. En plongeant dans cette expressivité, on s'immerge dans la narration », analyse Valentine Robert, doctorante en histoire et esthétique du cinéma. Le visage est aussi au cœur des manuels pratiques de cinéma. L'échelle des plans, autrement dit la mesure du cadrage, est définie

par rapport à la figure humaine et culmine dans le gros plan. « Ce dernier est également central dans le montage. La plupart des raccords sont organisés par rapport au regard », constate la chercheuse.

Langage codé

Chargé d'émotion, le gros plan crée une intimité si forte qu'elle a parfois été jugée indécente, notamment dans les films mettant en scène Jésus. Jusqu'au début des années 60, une majorité de réalisateurs s'interdisait de filmer le visage du Christ. C'est ainsi que dans *Ben Hur*, film culte de 1959, les gros plans sur Jésus sont évincés. Le Christ est représenté par des astuces : des plans sur ses mains ou sur ses pieds. « Filmer son visage rendait Jésus trop humain. Ce procédé était aussi perçu comme un privilège trop important pour les acteurs qui l'incarnaient », note Valentine Robert. C'est que le visage crée les « icônes » du cinéma. Des figures comme Marlene Dietrich ou Greta Garbo ont connu un statut de stars grâce aux gros plans. Leurs visages étaient étroitement associés à un certain type d'éclairage et d'angle de vue,

qui les magnifiaient au maximum. Le gros plan sur l'acteur ou l'actrice principale, est attendu dès les premières minutes d'un film. C'est une sorte d'addiction. Un code établi, parfois poussé jusqu'à l'extrême. « Gilles Deleuze, philosophe français, auteur d'écrits théoriques notables sur le cinéma, estimait possible de « visagéfier » n'importe quoi. Selon lui, un couteau filmé en gros plan pouvait acquérir la force expressive d'un visage », s'amuse Valentine Robert. Pourtant, cette grammaire dominante n'a pas toujours été ancrée. Il fut un temps où le cinéma ne servait pas à raconter des histoires. Avant 1915, dans le cinéma des premiers temps, les gros plans faisaient surtout figure d'attraction foraine. « Il ne s'agissait pas de s'immerger dans le film, mais d'admirer le potentiel de la machine cinématographique », précise Valentine Robert. Suivant la tradition des grimaciers de music-hall, les premiers gros plans du cinéma montraient ainsi des visages caricaturaux, qui éternuent, mâchent, avalent, se déforment. Les mises en scène suscitaient le rire et la répulsion, non l'admiration. Bien loin du temps de Greta Garbo.

Dans les années 1950, certains ont tenté de détourner les codes classiques. Parmi eux, Jean-Luc Godard et d'autres tenants de la Nouvelle vague, mouvement né en France. Un film emblématique de ce courant, *Vivre sa vie*, a pour thème le portrait. Dans la première séquence, les personnages sont filmés en gros plan, mais de dos. Mais même ainsi déviées, les lois du visage n'ont pas été dépassées. « Il y a cette séquence incroyable où la protagoniste Nana, incarnée par Anna Karina, va voir *La passion de Jeanne d'Arc* de Dreyer. Les gros plans s'enchaînent entre l'écran filmé et le visage de Nana », souligne Valentine Robert. Le faciès d'Anna Karina est glorifié, renouant explicitement avec toute la tradition du cinéma classique. Et confirmant le pouvoir magique du visage, qui constitue, aujourd'hui encore, le pilier du récit dans les films.

LE VISAGE, CET INCONNU

Partie la plus exposée du corps humain, le visage est sans cesse décortiqué, mesuré. Que ce soit par la science, l'arène médiatique ou les nouvelles technologies. Quelles sont ses propriétés biométriques ? Est-il beau ? Quel visage se vend-il le plus ? Autant d'informations qui finissent par occulter sa fonction première, celle d'un espace de rencontre avec autrui. Pour mieux cerner ces enjeux, la plateforme interdisciplinaire d'éthique Ethos et l'Institut d'archéologie et des sciences de l'antiquité (IASA), en partenariat avec la Grange de Dornoy et l'Interface sciences-société, organisent, du 3 au 5 novembre, un colloque intitulé « Le visage : expressions de l'identité ».

Cet événement fera dialoguer l'éthique, la chirurgie reconstructive, le cinéma, les techniques de reconnaissance faciale, entre autres. Il vise aussi à enrichir les pratiques, par exemple en médecine. « Dans la clinique quotidienne, le visage peut être porteur de signes évoquant une pathologie, mais il est aussi le lieu de la rencontre avec le patient. C'est l'articulation de ces divers regards croisés portés avec attention sur le visage qui ouvrira la voie d'un bon diagnostic », relève Lazare Benaroyo, professeur à la Faculté de biologie et de médecine et président d'Ethos. Brigitte Maire, maître d'enseignement et de recherche à l'IASA et à l'Institut d'histoire de la médecine (IUHMSP), ajoute : « Certaines opérations de greffe du visage réussies du point de vue médical se sont heurtées à un rejet de la part des patients. Certains se sont même suicidés à cause d'une inadéquation entre leur nouveau visage et leur monde intérieur. »

➤ **Le visage : expressions de l'identité**
du 3 au 5 novembre 2011
www.unil.ch/ethos



LE CINÉMA AUX NIVEAUX MASTER ET DOCTORAUX AU CINÉMA CH

T PRATIQUES

« Le grossissement du visage est au cœur du langage cinématographique », relève Valentine Robert. F. Imhof@UNIL

« Le visage, c'est plus intime qu'un corps nu »

Bas les masques! Photographe portraitiste, Olivier Roller mène un projet personnel singulier: photographier «le pouvoir» en rompant avec l'image lisse imposée par les campagnes de communication. Politiciens, publicitaires, directeurs d'entreprise ou pontes des médias passent devant son objectif. Avec un résultat déconcertant. Les photos ne sont pas retouchées. Elles montrent des visages bruts, des peaux imparfaites, des expressions incontrôlées. Rachida Dati privée de son sourire maîtrisé, l'air crédule. Bernard-Henri Lévy très ridé, les traits creusés. Une partie de ces clichés

sera exposée à la Grange de Dorigny du 27 octobre 2011 au 29 janvier 2012. Entretien.

Vous photographiez des stars, dont vous souhaitez démythifier le pouvoir. En quoi cet acte passe-t-il par le visage?

Notre société considère souvent que l'intimité se situe dans le corps. Voyant des corps dénudés partout, on a l'impression de vivre dans une société libérée. A mon sens, un visage, c'est bien plus intime qu'un corps nu. Si on prend le temps de le lire, on peut découvrir l'identité de quelqu'un. Or il est tabou de regarder cette

partie du corps. Dans une conversation, on doit fixer son interlocuteur dans les yeux. On n'observe jamais le coin de sa bouche, par exemple. C'est la raison pour laquelle mes photographies sont épurées. On est obligé de regarder le visage et la façon dont l'exercice du pouvoir s'inscrit sur ce dernier.

Comment convainquez-vous les gens de se livrer à cette séance photo?

J'établis un premier contact par l'intermédiaire d'une personne

issue du milieu que je souhaite aborder. Ensuite je présente mon projet. J'explique que je resterai libre du choix de l'image. Je m'engage seulement à ce que la photo ne soit montrée que dans un cadre artistique. Ces personnes viennent en connaissance de cause. Cela les rassure. Je pense aussi qu'elles acceptent par envie d'être bousculées. Quelque part, elles ont l'intelligence de s'exposer face à quelqu'un qui ne voudra pas les séduire.

Comment les personnes photographiées réagissent-elles à vos clichés?

On ne se regarde jamais de façon relâchée. Les personnes que je photographie se sentent mises à nu. Elles disent que c'est rude, qu'elles ne se voyaient pas comme ça. Ce n'est qu'un visage et pourtant il montre des choses que les gens veulent cacher ou ne savent pas.



Figures du pouvoir I – Olivier Roller
Théâtre La Grange de Dorigny
29 octobre 2011 – 29 janvier 2012
Conférence du photographe
le 4 novembre 2011 à 17h00



Portrait de Bernard-Henry Levy, 2010 © Olivier Roller

Avec l'exercice du débat médiatique, les journalistes brouillent les frontières établies par les politiciens entre vie publique et vie privée. Les explications de Raphaël Micheli, linguiste et codirecteur d'un ouvrage sur la parole politique en confrontation dans les médias.

Les linguistes Jérôme Jacquin et Raphaël Micheli s'intéressent au couple tumultueux que forment les médias et la politique. F.Imhof@UNIL



Face à face médiatique

Aurélie Despont

Le face à face médiatique est indispensable aux politiciens. Surtout en période électorale. A travers les journaux, la radio ou la télévision, ils diffusent leurs idées et cherchent à se distinguer de leurs adversaires. Mais les médias ont eux aussi besoin des politiques. Ce couple tumultueux entretient un rapport ambigu d'interdépendance qui intéresse de nombreux chercheurs. Dans leur récent ouvrage *La parole politique en confrontation dans les médias*, les linguistes Marcel Burger, Jérôme Jacquin et Raphaël Micheli rassemblent les contributions de linguistes et de sociologues. L'objectif ? Détailler différents aspects de la confrontation entre les personnalités politiques dans les médias (lire encadré page 7).

Pas des marionnettes

«Les médias ne bénéficient pas d'un pouvoir tout-puissant qui leur permet d'utiliser les politiques comme des marionnettes, lance d'emblée Raphaël Micheli, maître-assistant à la section de français. Les politiciens ne sont

pas non plus des souverains qui imposent leurs conditions aux journalistes.» Dans les médias contemporains, la confrontation se manifeste par des formes distinctes. Un genre qui va du débat politique institutionnel cadré et sérieux, comme lors des élections présidentielles françaises, au talk-show ludique et détendu à l'instar de l'émission *On n'est pas couché* de Laurent Ruquier sur France 2. Dans la pratique, la frontière entre information et divertissement n'est toutefois pas si hermétique. Des éléments ludiques et spectaculaires se retrouvent par exemple dans les débats sérieux où les politiciens parlent à bâtons rompus. Et des questions sérieuses se posent également dans le cadre plus léger d'un talk-show.

En situation de confrontation, les journalistes débordent d'astuces pour provoquer l'affrontement. «Une stratégie courante est de citer les propos d'un adversaire politique pour créer une tension dans le face à face et faire réagir l'intervenant.» Des enjeux personnels et identitaires peuvent alors surgir de la discussion et provoquer des réactions

inattendues. Au risque de marquer durablement leur image. «Les politiques ne sont pas toujours préparés aux coups qu'ils vont recevoir, ils doivent réagir vite, réajuster...» Pour cette raison, les représentants du peuple s'entraînent à mesurer leur engagement personnel. Soumis aux contraintes médiatiques, ils doivent aujourd'hui acquérir un savoir-faire modulable et varié pour s'adapter à tous les espaces de confrontation.

Politique people

Si les débats divertissants ne sont pas encore aussi institutionnalisés en Suisse qu'en France, Raphaël Micheli remarque que les médias helvétiques s'y intéressent aussi. En vue des élections fédérales du mois d'octobre, la TSR a par exemple lancé une nouvelle version de son émission *Face aux partis*, dans laquelle des candidats à l'élection au Conseil national ou au Conseil des Etats se prêtent notamment à un quiz chronométré, à la façon des jeux télévisés. Une manière d'humaniser les candidats et de tester à chaud leurs connaissances du pays. «Dans les médias écrits, on observe aussi

une tendance à la personnalisation de la vie politique», précise le linguiste. La plupart des politiciens se mettent en scène et flirtent avec la peoplisation. «Certains racontent dans la presse jour après jour à quoi ils ont dédié leur temps, sous forme de carnet de campagne. D'autres acceptent de se faire photographier dans leur chambre à cou-

cher pour les magazines illustrés.» Une tendance qui n'est pas liée à un parti politique en particulier, d'après Raphaël Micheli. Les hommes et femmes de tout bord politique sont nombreux à tenir un blog ou une page Facebook et à y publier photos et vidéos personnelles. «On reproche souvent à la politique la disparition des clivages et la perte

de repères, conclut le linguiste. Que le cadre soit sérieux ou ludique, la confrontation est nécessaire. Ainsi, les prises de position divergentes peuvent émerger.»

➤ **Marcel Burger, Jérôme Jacquin, Raphaël Micheli. *La parole politique en confrontation dans les médias*. Ed. De Boek (2011)**

«La passion et les émotions font partie du champ politique»

Si les médias assurent la circulation des informations et des opinions, ils ont également une responsabilité dans la mise en scène de la confrontation. Risquent-ils de perdre leur fonction citoyenne au profit du rôle d'amuseur public? Jérôme Jacquin et Raphaël Micheli, linguistes aux sections de français et de linguistique, analysent la question.

Quelle est la responsabilité des médias dans l'élaboration de dispositifs favorisant l'affrontement?

Jérôme Jacquin: La confrontation est une forme adaptée aux impératifs médiatiques. Elle permet aux médias d'assurer leur mission citoyenne, en faisant émerger les désaccords et en identifiant les positions des uns et des autres. Elle contient en plus un évident potentiel de spectacularisation, permettant aux médias de faire de l'audience et donc de vivre. Les deux parties y trouvent leur compte. Les politiciens ont besoin de se confronter, de se rendre visibles et de valoriser leur position par rapport aux autres. Et les médias doivent séduire les lecteurs, les auditeurs et les spectateurs.

Y a-t-il un risque que les médias glissent trop vers le divertissement, au détriment de l'information?

Raphaël Micheli: Nous pouvons effectivement distinguer la visée civique de la visée de captation du public. Tout dépend ensuite de l'équilibre que les médias arrivent à maintenir entre les deux. La passion et les émotions font partie du champ politique, autant que les arguments de fond. Elles reposent sur des idées politiques, du contenu. Il ne faut pas accrédi-ter l'idée que dès qu'il y

a confrontation préfabriquée par les médias ou les hommes politiques, ça se fait forcément au détriment des opinions. Montrer ses émotions n'est pas toujours synonyme de perte de maîtrise. Des sentiments comme la colère ou l'indignation peuvent être argumentés et présentés de façon convaincante comme le moteur de l'action politique.

Jérôme Jacquin: La confrontation n'est pas intrinsèquement stérile. On entend souvent qu'on vend les hommes politiques comme des produits et qu'ils ne sont là que pour l'image. Mais il faut relativiser. Nous mettons en avant des personnes-idées, parfois difficilement dissociables. Les médias n'auraient aucun intérêt à organiser des confrontations entre politiciens sans valeur informative. Mettre quelqu'un en contradiction n'est pas forcément mauvais, ça permet aussi d'évaluer la sincérité et de garantir la transparence.

Que pensez-vous des nouveaux lieux de débat que sont les forums, les blogs ou les réseaux sociaux?

Jérôme Jacquin: Il est intéressant de voir que le rôle des journalistes a beaucoup évolué au fil des années. Dans les premiers débats présidentiels français, ils n'intervenaient que pour gérer le temps de parole. Ce qui paraît incongru maintenant. Les nouvelles formes de débat vont vers plus de participation et d'intégration du public. Par des SMS, la présence du public sur le plateau, la prolongation du débat en direct sur le forum ou encore sur les réseaux sociaux... Avec ces deux derniers supports, la confrontation est plus directe. Il n'y a pas de médiateur, ni d'animation par des tiers. Les politiciens répondent directement au citoyen. Je trouve

ça assez rafraîchissant. L'avantage, c'est la proximité. Et l'inconvénient, c'est la question de l'audience. Dans le cas de Facebook, personne ne sait exactement qui suit cette confrontation et à quel point le contexte est public ou pas. Il s'agit d'une partie du débat public qui échappe au politique. Et ça pose de nombreuses questions au niveau de la responsabilité éthique du média.

UN REGARD INNOVANT

Intitulé *La parole politique en confrontation dans les médias*, l'ouvrage codirigé par Marcel Burger, Jérôme Jacquin et Raphaël Micheli entend comprendre comment s'opère la confrontation entre les personnalités politiques dans les médias. En neuf contributions, des linguistes et des sociologues spécialistes de la communication décrivent dans le détail le travail médiatique de configuration de l'activité polémique. Les textes étudient des genres comme le débat et le talk-show, en tenant compte de contextes culturels variés dans le monde francophone. Un regard innovant sur l'espace médiatique contemporain qui propose de décrire l'activité de confrontation. L'ouvrage témoigne aussi de l'importance centrale du langage dans les pratiques de débat, rend compte des enjeux identitaires et définit la responsabilité des médias dans un contexte de confrontation.



THÉÂTRE LA GRANGE DE DORIGNY 20^E SAISON

Qui a peur de Virginia Woolf?

DU 27 OCTOBRE AU 5 NOVEMBRE 2011

De Edward Albee
Par l'Helvetic Shakespeare Company
Mise en scène: Valentin Rossier

Hétéro-kit

DU 10 AU 20 NOVEMBRE 2011

Conception, jeu et mise en scène: Yann Mercanton
Par l'Odieuse compagnie

Le pré ou les poèmes skilistiks

DU 24 AU 26 NOVEMBRE 2011

Texte et mise en scène:
Pierre-Isaïe Duc
Par Corsaire Sanglot

Expo Foyer du Théâtre

Photographies de Olivier Roller

DU 27 OCTOBRE 2011 AU 29 JANVIER 2012

«Figures du pouvoir I»

www.grangededorigny.ch

ACCÈS 10 min. du centre-ville | Métro m1 > arrêt UNIL-Mouline | Parking gratuit sur place | Accès chaises roulantes

HORAIRES Ma-Je-Sa à 19h | Me-Ve à 20h30 | Di à 17h | Lu relâche |

TARIFS 20 CHF | 15 CHF | Étudiant 10 CHF | RÉSERVATIONS 021 692 21 24

3 SPECTACLES AU PRIX DE 2
Avec la Carte de l'Exalté,
disponible gratuitement
à la caisse, en partenariat
avec les Librairies BASTA!



LE COURRIER

lausanne



Unil

UNIL | Université de Lausanne

Théâtre
La Grange de Dorigny

Comment les religions tentent-elles de se promouvoir en tant que marques? Un colloque international issu d'une collaboration inédite entre économistes, sociologues et chercheurs en sciences des religions s'intéresse à la marchandisation du religieux.

Quand Dieu est à vendre

Aurélie Despont

Imaginons que le catholicisme, l'islam ou le bouddhisme soient des marques. Que deviendraient les organisations religieuses? Des multinationales. Les fidèles? Des consommateurs de spirituel. Et les sacrements? Des produits religieux. Preuve que le vocabulaire de l'économie de marché se transpose aisément à l'offre religieuse. Pour alimenter le débat autour de ce phénomène de marchandisation, le Département de marketing de la Faculté des hautes études commerciales (HEC) et l'Observatoire des religions en Suisse de la Faculté de théologie et des sciences des religions (FTSR) organisent un colloque international du 13 au 15 octobre à l'UNIL. L'occasion de décoder, avec l'économiste Jean-Claude Usunier et le sociologue des religions Jörg Stolz, les enjeux de la mise en marché des religions.

Du profane au sacré

Entre les religions, la concurrence a toujours existé. Sans utiliser ce terme ouvertement, elles pratiquent le marketing depuis longtemps pour se faire connaître et convertir de nouveaux fidèles. L'utilisation de la croix comme logo, la publication de journaux d'information et les campagnes d'affichage en sont des exemples. Mais les discours économiques sur le sacré ne font pas encore l'unanimité. Le colloque intitulé *Religions as brands* réunira des spécialistes du marketing, des sociologues et des chercheurs en sciences des religions, parmi lesquels certains sont opposés et d'autres favorables à la mise en marché des religions. «Mais l'idée que tout peut faire l'objet d'un marché devient assez largement acceptée. Le qualificatif de produit s'applique à toujours plus de choses», remarque Jean-Claude Usunier. Le marché des idées, le marché de la santé, le marché du sang... «Tout dépend de ce que l'on veut bien introduire dans la sphère marchande.»

«Les grandes religions mondiales ne tiennent pour l'instant pas un discours radicalement



«Les grandes religions mondiales ne tiennent pour l'instant pas un discours radicalement marketing», explique l'économiste Jean-Claude Usunier. F.imhof@UNIL

marketing. Mais leurs pratiques commencent à être réellement imprégnées des concepts commerciaux de marchandisation», poursuit l'économiste. Le problème? Parler du religieux en termes économiques enclenche un processus de désacralisation embarrassant pour les croyants. «Les principales institutions religieuses optent donc pour des démarches proches du marketing... Sans le cacher, mais veillant à le mentionner de manière pas trop choquante.» Moins scrupuleuses, d'autres font du marketing leur spécialité. L'Eglise de scientologie est un bon exemple. «Son statut juridique et l'appréciation de sa qualité de religion posent de gros problèmes aux tribunaux, relève Jörg Stolz. Les scientologues vendent des cours dans une évidente logique de profit, mais ils se considèrent toujours comme une religion.»

Avec ce paradigme, les frontières entre le sacré et le profane deviennent très diffuses. Si la religion tend à se désacraliser, certains produits profanes, à l'inverse, se sacralisent peu à peu. A l'instar des communautés qui se forment autour d'un produit à l'origine purement commercial. «Les fans des motos Harley Davidson partagent des valeurs communes, se réunissent régulièrement et participent à des rituels en l'honneur de leur engin, souligne Jean-Claude Usunier. Tout ne devient pas marchand. On aurait tort de croire qu'il s'agit d'un mouvement à sens unique.»

Colloque *Religions as brands*,
du 13 au 15 octobre 2011



Quatre conférences publiques
www.unil.ch/heclausanne100

Eloge de la discrétion

La question de l'intimité se pose d'une manière généralisée dans notre société. Qu'en est-il alors dans le cabinet du psy? Faut-il tout dire, comment, et que font les soignants pour préserver la confidentialité? Un colloque approfondit cette thématique.



Luc Michel et Muriel Katz-Gilbert tentent de trouver un équilibre entre la possibilité de tout dire et la nécessité de respecter la vie fantasmatique du sujet. Vis-à-vis de l'extérieur, il s'agit aussi de préserver l'intimité des patients. F. Imhof © UNIL

➤ www.unil.ch/larpsydis

expérimenté. L'assurance est le tiers qui paie et il faut répondre à ses demandes de renseignements, mais c'est uniquement au médecin conseil que nous le faisons. Il y a les dossiers médicaux des patients, autrefois dans les tiroirs des médecins. Ils sont désormais informatisés, ce qui facilite leur circulation mais implique des règles strictes pour maintenir la confidentialité.

Si le patient peut consulter son dossier, les notes personnelles du thérapeute sont confidentielles. Ce dernier a lui aussi un droit à l'intimité!»

Nadine Richon

La transparence imprègne l'air du temps, favorisée par les nouveaux outils de communication. Pour le meilleur et pour le pire? Maître d'enseignement et de recherche en psychologie clinique à la Faculté des SSP, Muriel Katz-Gilbert propose avec d'autres collègues un colloque sur le thème de la confidentialité en psychanalyse.

«Il y a aujourd'hui très peu d'espace pour la discrétion, qui se distingue à la fois du secret et de la transparence. D'un point de vue anthropologique, nous sommes dans une confusion des espaces qui nous touche aussi comme psychologues et psychanalystes», affirme-t-elle. Comment recevoir la confiance dans un cadre régi par le secret professionnel, comment partager certaines expériences entre soignants, comment transmettre des informations exigées sans trahir cette obligation de secret et en préservant une indispensable confidentialité? «On a tendance à opposer simplement privé et public, mais on peut envisager un espace intermédiaire, comme le propose André Carel. Pour ce psychanalyste français, l'espace privé/discret vient se loger à l'interface de l'espace public/transparent,

d'une part, et de l'espace intime/secret d'autre part. Cette conception permet d'éviter une pensée binaire, qui ne saurait rendre compte de la complexité psychique. Dans l'espace privé/discret, la personne peut être amenée à se dire de manière allusive, en sauvegardant une partie de son intimité, et sans sombrer dans les grands déballages de la télé-réalité, par exemple. Or, qui dit discrétion dit aussi pudeur, tact et prudence du point de vue du soignant.»

Comment et quoi dire?

Maître d'enseignement et de recherche à l'Institut de Psychothérapie (Département de Psychiatrie CHUV-UNIL), le psychiatre et psychanalyste Luc Michel précise: «En psychanalyse, la règle est de parler le plus librement de ce qui nous vient à l'esprit, alors que dans la société on trie toujours ce qu'on dit. D'où la nécessité, pour le soignant, de recevoir ces paroles à la façon d'un contenant fiable. Il doit garantir la confidentialité, alors même qu'il peut être pris dans un système institutionnel et qu'il doit répondre aux demandes des assureurs. Il faut savoir évaluer l'intérêt du patient dans les discussions entre soignants, par exemple en situation de supervision avec un collègue

Tous deux soulignent la nécessité d'engager la réflexion au sujet de la confidentialité. «Je constate un mauvais vent sur le secret professionnel, estime Muriel Katz-Gilbert. Ce mouvement est dangereux car nombreux sont les arguments utilitaristes en faveur d'une simple transparence de l'information. Or, ils s'opposent à un droit fondamental en démocratie, le droit de chacun à préserver sa sphère personnelle.» Le secret est nécessaire à la personne, souligne aussi Luc Michel, tout en insistant sur la liberté de parole. «Je reviens d'un colloque en Sicile où il était question, entre autre, de la mafia. Certains ont alors parlé de situations cliniques d'enfants pris dans des secrets terribles qu'ils ne peuvent dévoiler...»

Il y a des secrets structurants ou pathogènes: les premiers sont au service de la croissance psychique des personnes, alors que les seconds les enferment dans un silence mortifère et pèsent d'une façon plus ou moins consciente sur leur destin.

Confidentialité et clinique psychanalytique: quels enjeux? Colloque organisé par le Laboratoire LARPsyDIS de l'UNIL, avec le Centre de Psychanalyse de Lausanne (Société Suisse de Psychanalyse). Les 11 et 12 novembre 2011.

Extrait du journal du Ci Le help desk traite chaque année plusieurs milliers de demandes de support informatique. Afin d'y répondre, le groupe Services, support et help desk (SSH) dispose d'un help desk central et de plusieurs relais sur le campus et en dehors. Zoom sur un de ces relais.

L'antenne de support informatique du quartier Dorigny

Manuel Girardin

La communauté UNIL compte en ses rangs environ 15'000 membres pouvant potentiellement faire appel à nos services. Afin de répondre au mieux à ces nombreuses demandes, le groupe SSH est doté d'un help desk central (réorganisé au début 2011, voir le dernier numéro de CiNN), qui traite la majeure partie des demandes estudiantines au téléphone et dans ses locaux. Les demandes du personnel administratif, technique et académique qui ne peuvent être résolues par la hotline sont, elles, traitées par des relais du groupe SSH. Hors campus, les instituts se dotent de correspondants informatiques, avec parfois l'aide d'assistants-étudiants prêtés par le Ci. Sur le campus de Dorigny, le Ci dispose de deux antennes de support qui collaborent avec les facultés et services. Une première se trouve à l'Unicentre pour les quartiers Centre et Lac. Une deuxième à l'Anthropole, pour le quartier Dorigny, en attendant une troisième pour le quartier Mouline (ouverture en 2012 à Géopolis).

Au fil du temps, le support informatique à Dorigny est devenu un pôle de coordination qui se charge aussi bien du support au personnel que d'une partie de la gestion du parc informatique des différentes facultés et de la maintenance des services aux étudiants (imprimantes PrintUNIL par exemple). L'équipe de support du Ci intervient auprès de toutes les facultés et des services de la zone, exception faite des HEC qui ont leur propre centre informatique.

Gagner un étage

Avec la reprise de la reprographie de l'UNIL par le Ci en 2009, un nouvel emplacement s'est libéré. Le local 2088, ex-bureau des photocopiés de Mesdames Lavanchy et Regamey, n'était plus occupé. Le bureau des

photocopiés ayant été rapproché de la Repro, ce bureau libre est rapidement apparu comme un emplacement idéal pour le centre de support et ses nouvelles fonctions. En effet, sa proximité avec la Repro et avec l'un des points de livraison du bâtiment Anthropole permet de mieux organiser le travail de l'équipe de support informatique. Son emplacement plus accessible permet aussi à notre équipe de donner une aide ponctuelle

plus efficace aux personnes qui s'adressent à elle. Dans la volonté de faire de ce bureau un endroit estampillé Ci, un ameublement a été effectué, suivant la ligne graphique des locaux de l'Amphimax. A la grande joie de ses occupants, dont le soussigné, le bureau est maintenant à même de répondre à leurs besoins, aux demandes des utilisateurs de la zone Dorigny et aux projets futurs du Ci et de la communauté UNIL.



Afin de permettre aux usagers des services du Ci de travailler dans les meilleures conditions, les employés du Ci à l'Anthropole stockent, exploitent et réparent le matériel informatique. Quelquefois en affrontant leurs pires angoisses... © Nicolas Zingg

« Toutes les universités suisses peuvent exister »

Le recteur Antonio Loprieno dirige l'Université de Bâle. Il nous expose sa vision d'une Suisse qui lutte pour préserver ses équilibres et garantir la relève académique.

Nadine Richon

Il est attentif, affable, disponible dans son bureau avec vue sur les toits. Recteur de l'Université de Bâle, Antonio Loprieno préside également la Conférence des Recteurs des Universités Suisses (CRUS). Dans un français impeccable, il exprime le souci actuel d'une Suisse en quête de professeurs et de chercheurs aptes à faire fonctionner un système d'enseignement et de recherche « plus puissant que ce que nous sommes en mesure de produire d'un point de vue démographique ». Dans une attitude de « sympathie distante » pour la nouvelle loi sur les hautes écoles (loi sur les universités, HES et EPF, en délibération au Parlement), il se dit sans inquiétude pour les universités nationales et considère avec une distance sereine les menues polémiques agitant le bocal helvétique. Tour d'horizon..

Quelle est votre vision de l'UNIL ?

Antonio Loprieno: Ne le prenez pas pour un simple acte de courtoisie mais je trouve l'Université de Lausanne très bien conduite; je considère M. Dominique Arlettaz comme un ami et comme un recteur qui a su instaurer, dans la conduite de son université, un dialogue permettant de conjuguer les nécessités d'une certaine centralisation répondant aux besoins typiques d'une institution académique moderne et une culture démocratique de base au niveau des facultés, des unités. Du point de vue contextuel, la proximité avec l'EPFL est une chance car elle offre la possibilité quasiment unique en Suisse d'une collaboration vraiment active, ce qui n'est pas le cas à Zurich, où la dimension des deux institutions les porte plutôt vers la compétition. Cette force dans la collaboration et cette culture du dialogue représentent deux aspects très positifs.

Peut-on imaginer une université allemande rassemblant une partie essentielle de ses forces sur les sciences humaines ?



Recteur de l'Université de Bâle, Antonio Loprieno pourrait engager davantage de jeunes professeurs et chercheurs suisses... mais il n'y en a pas assez. F. Imhof © UNIL

Je pense qu'une grande université allemande qui se profilerait essentiellement sur les sciences humaines et sociales aurait beaucoup de peine devant son parlement cantonal... A Bâle, je ne pourrais plus sortir de ce bureau car je me ferais tuer ! C'est toujours une question difficile; il y a dans l'ADN des institutions académiques cette tendance à être des universités au sens large, donc la limitation du portefeuille est quelque chose de secondaire, en général, qui pourrait résulter de certaines pressions ou nécessités. Or, même les petites universités ont chez

nous leur richesse de base, qui leur permet d'être bien établies dans leur territoire, leur canton. Toutes les universités qui existent en Suisse peuvent exister.

L'ancrage cantonal des universités vous paraît donc primordial ?

En Suisse, la main publique est double, ce qui nous assure une saine compétition entre les cantons. Bien financer l'Université de Bâle, pour les cantons de Bâle Ville et de Bâle Campagne, c'est aussi se positionner

vis-à-vis du canton de Zurich. Il en va de ce qu'on appelle en allemand le «Standort», le positionnement culturel et économique d'une ville et d'une région, l'importance d'un lieu à l'intérieur d'un échange compétitif. Chez nous, les universités sont un facteur d'identification cantonale et cela donne un très bon paysage universitaire pour maintenir notre position de pointe en Europe. Mais attention, avec ce système qui aligne un certain nombre d'institutions comparables, on a choisi de ne pas avoir de «top ten».



Nous faisons exprès de ne pas avoir Harvard?

Voilà, si vous voulez, c'est un choix enraciné dans notre culture politique. La seule possibilité réelle d'avoir Harvard serait pour la Confédération de financer expressément les EPF à un niveau particulier. Or, même à la Confédération, il y a une certaine conscience de la nécessité de maintenir un équilibre entre les EPF et les universités soi-disant «cantonales». Ce terme peut donner une impression provinciale à l'étranger, comme si cantonal était inférieur à fédéral. Chez nous, ce n'est pas vrai.

Le Secrétariat d'Etat à l'éducation et à la recherche transféré dès janvier 2013 à l'économie, mauvaise nouvelle?

D'abord, il n'y avait pas de raison spécifique pour que la culture ou la recherche soient localisées dans le Département fédéral de l'intérieur. N'oublions pas que, dans 95% des pays, l'Intérieur c'est aussi la police. Il y avait un besoin, exprimé par le Parlement, d'une forme d'organisation unitaire du domaine de l'enseignement et de la recherche au niveau national. D'ailleurs, le fait d'intégrer la culture, la recherche et la formation va pousser aussi à changer le nom du Département fédéral de l'économie. Le problème, dans notre pays, est toujours de veiller à ce que le chef de département ait une attitude positive envers nos thèmes et c'est bien ce à quoi nous allons être particulièrement attentifs comme universitaires.

La relève académique, en revanche, inquiète la CRUS?

Il s'agit pour nous, comme recteurs, d'améliorer l'attractivité du marché académique pour les jeunes chercheurs et c'est le sens de notre appel au Conseil fédéral. Notre économie fonctionne si bien, malgré le franc fort, que les bons universitaires choisissent d'autres activités. En Suisse alémanique, on craint les Allemands mais l'Autriche, par exemple, accueille 40'000 étudiants de ce pays et pas 10'000 comme nous. Notre vrai problème est qu'il n'y a pas suffisamment de Suisses! Le nombre des étudiants augmente encore un peu mais déjà plus dans la partie alémanique. La seule source d'augmentation réelle serait les étudiants étrangers. Tant que notre système scolaire ne produit en moyenne que 20% de jeunes pouvant entrer à l'université, cela restera ainsi. Dans le canton de Vaud, c'est peut-être 50% mais en Argovie c'est 8%. Je n'entreprendrais donc rien pour limiter quantitativement le nombre d'universitaires. En revanche, il faudrait mieux organiser les études au niveau du master.

Vous dites que le master en Suisse est notre parent pauvre?

C'est resté un orphelin entre ces deux blocs bien pensés que sont le bachelor et le doctorat. L'UNIL a un très bon pourcentage d'étudiants venus d'ailleurs au niveau du master mais c'est un peu l'exception. Dans les universités alémaniques, on a conçu des

masters si étroitement liés aux bachelors qu'il n'y a pratiquement plus de mobilité. Les EPF ont des masters plus innovants, ce qui leur permet de mieux recruter les étrangers.

On voudrait en plus augmenter les taxes pour les étrangers...

Cela pourrait se justifier dans une certaine mesure car les étudiants suisses ou leurs parents paient des impôts qui contribuent à financer les universités. Bâle attire les étudiants allemands par sa proximité avec la région du Bade-Wurtemberg, où il existe des institutions comparables mais vraiment massives. L'accueil est plus soigné chez nous et il ne

faudrait pas commencer à traiter ces étudiants d'une façon discriminatoire. D'une manière générale, les hausses doivent rester modestes, alors qu'on imagine volontiers des augmentations de 1000 francs en Suisse alémanique.

Une autre différence marquante avec la Suisse romande?

Historiquement, les universités suisses ne sont pas des pôles d'envergure internationale dans les sciences humaines. Les sciences naturelles et les sciences de la vie ont ici un rôle hégémonique. Sur le plan des langues, par exemple, nous ne serons jamais les premiers, à part dans le Schwitzerdütsch! Mais jamais les meilleurs en allemand. Les objets d'attention, dans notre pays, ne sont pas prioritairement les débats des humanistes. En Suisse romande, c'est un peu différent. Mais il est devenu difficile pour les sciences humaines de proposer quelque chose qui soit considéré comme nouveau. C'est un peu comme si on avait perdu l'inspiration du côté de la réflexion herméneutique, de l'interprétation. Les sciences sociales doivent mieux intégrer les nouvelles possibilités de l'empirisme avec les ordinateurs, la simulation, et aller davantage vers la production des données. Quant aux études littéraires, elles ne doivent pas être confondues avec la production culturelle mais aller vers l'analyse qualitative et quantitative de cette culture. Ce serait dommage de rater ce rendez-vous avec l'avenir.

«On a choisi de ne pas avoir de top ten.»

dix
Bureau de l'égalité
ans
Université de Lausanne



L'égalité.

une idée qu'on travaille depuis 10 ans.

www.unil.ch/egalite

Unil

UNIL | Université de Lausanne

Bureau de l'égalité

S'investir pour l'UNIL la réjouit

Franciska Krings, 41 ans, a pris ses nouvelles fonctions de vice-rectrice de l'UNIL le 1^{er} septembre dernier. Docteure en psychologie, elle est à la tête d'un nouveau dicastère baptisé Relève académique et diversité.

Francine Zambano

Elle s'est glissée dans son uniforme de vice-rectrice le 1^{er} septembre. Pourtant, Franciska Krings avait été nommée professeure ordinaire à la Faculté des HEC en janvier de cette année seulement. A 41 ans, cette docteure en psychologie, diplômée de l'Université de Berne, donne une nouvelle orientation à sa carrière, en mettant ses talents et compétences au service de l'institution tout entière. Tout en restant active dans la recherche. Mme Krings est en effet impliquée dans plusieurs projets de recherche FNS et supervise des assistants. C'est pour elle une question d'identité. De plus, cette activité lui permet de rester en contact étroit avec les doctorants et postdoctorants. Et de suivre ainsi leurs préoccupations de près. Un élément essentiel pour sa nouvelle fonction.

Avec Danielle Chaperon, elles sont donc deux femmes à siéger à la Direction de l'UNIL. S'investir pour l'Université de Lausanne réjouit Franciska Krings, l'emballe même. Son attachement ne date pas d'hier. «J'ai travaillé dans plusieurs universités en Suisse ou ailleurs. L'UNIL était à mes yeux la première université à posséder un visage, un vrai profil.»

Univers chaotique

Franciska Krings, entrée à la Faculté des HEC en 2006, dirige un tout nouveau dicastère baptisé Relève académique et diversité. «Avec la création du département Relève académique, la Direction envoie un signal fort: la relève mérite davantage d'attention. C'est une de nos préoccupations. L'idéal serait par exemple que tous les doctorants aient accès à une école doctorale qui corresponde à leurs besoins.» Selon Franciska Krings, les défis pour les postdoctorants sont également nombreux et la pression est importante parce que pendant la phase postdoctorale, le chercheur construit son véritable profil. En outre, le monde académique est très compétitif, et tous ne suivent pas une carrière académique jusqu'à l'obtention d'un poste académique stable.

Et ceux qui quittent l'Université, à un moment ou à un autre, ont souvent l'impression que ce qu'ils ont fait à l'UNIL ne vaut rien à l'extérieur. «Cela est faux, il faut donc faire un travail de valorisation de leurs compétences», dit-elle.

Etroite collaboration

Relève académique, donc, mais aussi Diversité. Un secteur qui sied comme un gant à cette spécialiste en matière de discrimination

En dehors de son dicastère, une grande partie de son travail consistera aussi à soutenir la direction dans ses tâches générales. «C'est fascinant de voir comment cela fonctionne, c'est très enrichissant, affirme Franciska Krings. Depuis que je siége à la Direction, je me suis rendu compte qu'il y avait plusieurs façons de voir et de faire les choses. C'est notre défi de trouver les points communs qui ressortent de ces variétés pour ensuite en faire profiter toutes les facultés.» Joli challenge.



Franciska Krings, nouvelle vice-rectrice, en charge du département Relève académique et diversité. F.jmhof@UNIL

au travail, préjugés, critères de recrutement, etc. «Le terme "diversité" englobe plusieurs choses qui peuvent caractériser les personnes travaillant à l'UNIL: diversité des carrières, diversité des expériences, diversité des disciplines, des nationalités.» Il s'agira de mettre tout cela aussi en lumière. Et de travailler en étroite collaboration avec le Bureau de l'égalité (BEC) pour renforcer l'égalité entre hommes et femmes. Développer l'internationalisation de l'UNIL sera aussi une priorité. «On pourrait par exemple en faire davantage en matière d'accueil de collaborateurs étrangers.»

COUP DE COEUR



de Renata Vujica

La voix divine d'Anna Aaron

Dogs in spirit, deuxième album d'Anna Aaron, artiste montante de la scène folk-rock suisse allemande, dégage une puissance céleste. Et pour cause. Fille de missionnaires, la Bâloise garnit ses chansons de symboles bibliques, à travers l'écriture et par son timbre de voix. Le résultat est envoûtant. Les premières notes du morceau introductif, «Elijah's chants», entraînent dans un univers sombre. Et sobre. S'ensuit un interlude plutôt léger, puis l'album devient charnu. Le piano, sur lequel Anna Aaron compose, se fait insistant. Les percussions incisives. Viennent s'y mêler des cuivres. Le tout est enrobé de la voix



©Two Gentlemen

imprévisible de cette jeune femme de 26 ans: tantôt grave, comme résonnant du fond d'une cavité, tantôt aérienne. Souvent soutenue par une polyphonie aux accents religieux.

On la compare sans cesse à l'icône rock PJ Harvey des débuts. Elle n'apprécie pas les analogies, comme elle l'expliquait début septembre dans *L'Illustré*. Cécile Meyer, de son vrai nom, ne revendique pas d'influences. Elle cite quelques modèles, imperceptibles, selon elle, dans ses chansons: The Cure, Kate Bush, David Bowie. Outre-Sarine, dans la *Basler Zeitung*, elle raconte son rapport visuel à la musique, qu'elle voit comme un art accessible à travers plusieurs sens. Quoique aussi comme un anxiolytique. C'est communicatif. Malgré toute la mélancolie qui émane de ce disque, on en ressort détendu, à la limite de l'euphorie.

Dogs in spirit, Anna Aaron, Two Gentlemen (2011)

Du tac au tac

Si vous étiez une série télévisée?

Je viens de terminer la 4^e saison de *Dexter*, alors... Vous pouvez me prêter la 5^e? Volontiers!

Un livre que vous avez aimé récemment?

Un polar de Daniel Abimi, truffé de détails lausannois véridiques, *Le Dernier Echangeur*, chez Bernard Campiche.

Un film apprécié?

Le dernier Paolo Sorrentino, *This must be the place*.

Votre nouveau livre comme auteur?

Un ouvrage avec Mix et Remix sur *L'image de la Suisse*, aux éditions LeP.

Votre image de la Suisse?

Winkelried et Helvetia dans un chalet, mangeant une fondue face au Cervin.

Votre plus grande peur?

Avoir un bureau à trois mètres de l'auto-route.

Ce qui vous déplaît à l'UNIL?

La queue à la cafétéria.

Ya-t-il un don que vous souhaiteriez avoir?

Le don pour les langues... tout en gardant mon accent italien.

Votre dernier achat compulsif?

Une platine Thorens 125 MK1 des années 60.

Un projet pour votre (lointaine) retraite?

La retraite... c'est quoi?

La plus grande découverte de l'humanité?

La cigarette électronique.



Gianni Haver, professeur à la Faculté des SSP. F. Imhof © UNIL

Qui suis-je?

concours



F. Imhof © UNIL

Vous avez été nombreux-euses à avoir identifié Marc de Perrot, Secrétaire général de l'UNIL, à travers trois mots clés. Luc Lebon, étudiant en biologie, a gagné le tirage au sort.

Qui se cache derrière : SPECTACLE-CANADA-TECHNIQUE

Merci d'envoyer vos suggestions à uniscope@unil.ch

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Impressum

ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | uniscope@unil.ch | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur Unicom, Université de Lausanne | Directeur d'édition Philippe Gagnebin (Ph.G.) | Rédactrice en cheffe Francine Zambano (F.Zo) | Rédacteurs Aurélie Despont (A.D.) + Renata Vujica (R.V.) + Nadine Richon (N.R.) | Direction artistique Edy Ceppi | Graphisme et mise en page Joëlle Proz | Correcteur Marco Di Biase | Photo couv. Felix Imhof | Impression PCL Presses Centrales | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Publicité Go! Uni-Publicité SA à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, nadine.zuercher@go-uni.com | A participé à ce numéro: Manuel Girardin



Les propos tenus dans l'uniscope n'engagent que leurs auteur-e-s.